



HAL
open science

La Mission, barrio de San Francisco : L'hispanisation d'un quartier américain et de sa rue commerçante

Sonia Lehman-Frisch

► **To cite this version:**

Sonia Lehman-Frisch. La Mission, barrio de San Francisco : L'hispanisation d'un quartier américain et de sa rue commerçante. Espace Populations Sociétés, 2003, 1, pp.117–135. hal-01401674

HAL Id: hal-01401674

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-01401674>

Submitted on 6 Dec 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sonia LEHMAN-FRISCH

IUFM de Versailles
45, avenue des États-Unis
78008 Versailles cedex

La Mission, « barrio » de San Francisco : l'hispanisation d'un quartier américain et de sa rue commerçante (1950-2000)

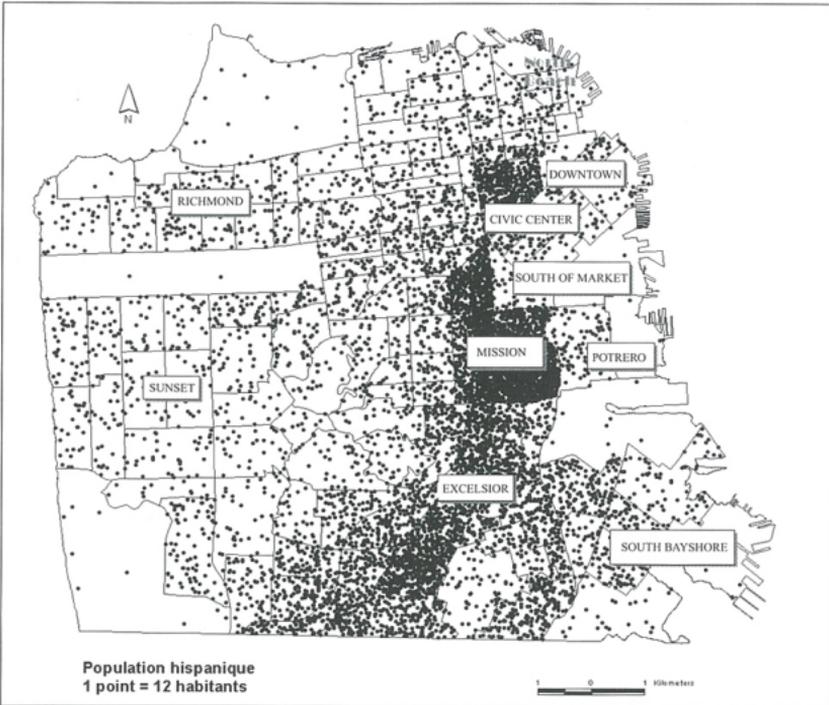
En 1965, les États-Unis adoptent de nouveaux quotas d'immigration qui ouvrent les portes du pays à de vastes flux de populations d'intensité croissante jusqu'à la fin du vingtième siècle. Alors que pendant près de cent-cinquante ans, la grande majorité des immigrants provient de pays européens, ce sont désormais les populations originaires d'Amérique Latine et d'Asie qui prédominent. Or si les immigrants aux États-Unis se sont toujours dirigés préférentiellement vers les villes, cette tendance semble s'être encore accentuée dans la deuxième moitié du vingtième siècle et, en 1990, pas moins de la moitié d'entre eux se sont installés dans les cinq plus grandes agglomérations. Ces nouveaux venus s'installent dans les quartiers urbains centraux délaissés par les anciens habitants qui préfèrent le confort et la modernité de l'habitat de banlieue ; leur arrivée transforme San Francisco au même titre que nombre d'autres villes-centre du pays, entraînant la plupart du temps le développement ou la consolidation de larges quartiers ethniques non européens. La Mission est précisément un de ces quartiers urbains qui

ont été affectés par ces grandes tendances : depuis le milieu des années 1960, il est identifié par les San Franciscains comme un quartier d'immigrants hispaniques : le « *barrio* » (carte 1).

Délaissant les questions de la chronologie, des mécanismes et des schémas de distribution spatiale des divers courants d'immigration aux États-Unis, cet article s'intéresse à l'échelle du quartier en étudiant la façon dont ces tendances urbaines ont progressivement modifié l'environnement et la vie quotidienne des habitants de la Mission à San Francisco depuis les années 1950. La rue commerçante, en tant qu'espace public local majeur, apparaît comme un outil privilégié pour analyser les évolutions démographiques et les pratiques sociales du quartier. C'est donc à travers la 24^{ème} Rue que l'on peut appréhender les modalités de la transformation du quartier de la Mission.

Aujourd'hui, la population hispanique représente 60% des habitants de la Mission, et dirige une proportion égale des magasins locaux. Or on verra que la 24^{ème} Rue se différencie par plusieurs aspects des rues com-

Carte1. Répartition de la population hispanique à San Francisco en 2000.



Sources : US Census Bureau, Decennial Census, 2000 - Conception et réalisation cartographiques de l'auteur

merçantes des quartiers non immigrants de San Francisco. La question surgit de savoir quelles fonctions économiques et sociales spécifiques la 24^{ème} Rue joue alors dans la communauté d'immigrants hispaniques. Tandis que l'opinion publique lui attribue sans hésitation une identité hispanique, il

s'agira de vérifier si la rue commerçante – ou, potentiellement, d'autres institutions – est réellement en mesure de rassembler autour d'elle une communauté hispanique solidaire, et de voir si, à l'inverse, certains facteurs de fragmentation ne font pas plutôt obstacle à sa formation.

1. LE PROCESSUS D'HISPANISATION DE LA MISSION DEPUIS LES ANNÉES 1950

1.1. La Mission dans les années 1950 : un quartier ouvrier blanc traditionnel

Au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, le quartier de la Mission est un quartier blanc à 98 % (voir tableau 1)¹ : pour la plupart, les habitants sont les fils et les filles

des immigrants européens (Italiens et Irlandais essentiellement dans le quartier) arrivés dans la ville pendant les grandes années d'immigration, et, désormais, à peine un habitant sur cinq est déclaré comme étant né à l'étranger. Les personnes d'origine his-

¹ Les chiffres socio-démographiques cités dans cet article sont tirés des recensements décennaux de l'US

Census Bureau, sauf autrement mentionné.

Tableau 1 : Caractéristiques socio-urbaines de la Mission en 1950

	La Mission	San Francisco
Population totale	28 614	775 357
Densité	11 200 hab/km ²	6 500 hab/km ²
Ethnicité		
Blancs	98%	89%
Blancs natifs des E.U.	80%	83%
Blancs nés à l'étranger	20%	17%
Population avec nom de famille espagnol	12%	
Population active		
Population employée	12 295	330 616
Cadres et techniciens	5	11
Managers et officiels	6	11
Employés de bureau	17	22
Vendeurs	6	9
Artisans, contremaîtres	17	12
Ouvriers	24	13
Services domestiques	1	2
Services sauf domestiques	13	12
Journaliers	9	5
Non renseigné	2	1
Revenu annuel médian (1949)	2 945 \$	3 009 \$
Immobilier		
Loyer median mensuel	32 \$	40 \$
Commerces de la 24^{ème} Rue en 1953		
Total	154	
Hispaniques	9%	
Vacants	4%	

panique sont certes comptées parmi les « Blancs », mais le recensement précise que les ressortissants du Mexique ne représentent à cette date qu'une toute petite minorité des « personnes nées à l'étranger » (*foreign-born*) dans le quartier (13%), dont on verra pourtant le rôle dans l'évolution ultérieure du quartier.

Peuplé de Blancs dans son immense majorité, la Mission est aussi un quartier modeste, dont les habitants travaillent essentiellement comme artisans et ouvriers, et, dans une moindre mesure, comme employés de bureau et vendeurs. Un des rares guides à la mentionner dans sa revue touristique de la ville en 1947, la qualifie de véritable « atelier de San Francisco, où vit la plupart de la population ouvrière de la ville. (...) Aujourd'hui, c'est la section de la ville la plus 'américaine', un espace aussi homogène socialement qu'une petite ville d'Iowa »

(Writer's Program, 1947, p. 271). Si la majorité des habitants de ce quartier sont occupés à des métiers peu qualifiés, il convient de rappeler qu'entre 1945 et 1960, aux États-Unis, le salaire ouvrier moyen a augmenté de 50 % (Johns, p. 95) : pour les cols bleus comme pour les cols blancs, les années 1950 sont des années fastes. Relativement dense, la Mission est ainsi parfaitement exemplaire des quartiers populaires américains, qui connaissent à l'aube des années 1950 une conjoncture favorable. Au cœur de ce quartier et vouée à servir sa population, la 24^{ème} Rue-Mission reflète cette relative prospérité et fait figure d'archétype de la rue commerçante des années 1950 aux États-Unis (voir photo 1). Signe du dynamisme socio-économique local, les magasins vacants sont rares, et le long de ses trottoirs s'égrènent les boulangeries, boucheries, poissonneries, et autres magasins de

Photo 1. La 24^{ème} Rue-Mission dans les années 1950

Source: "24th Street from Florida", 7 juillet 1945, dossier "SF Streets - 24th", négatif n.1286, San Francisco Public Library

fruits et légumes, qui vivent leurs dernières années de gloire. Avec les épiceries générales (*grocery stores*) et les *liquor stores*, les commerces d'alimentation ne représentent pas moins du quart de l'ensemble des commerces, une proportion qui va considérablement diminuer avec l'avènement des supermarchés. Pharmacies, quincailleries, *Five-and-Dime Stores* (les équivalents des Foires-à-dix francs d'aujourd'hui), cordonneries, vendeurs/réparateurs de radio/télévision, mais aussi le bar de quartier, le cinéma local et le magasin de glaces et bonbons symbolisent les commerces locaux de ces années, et vont bientôt disparaître eux aussi de la 24^{ème} Rue. Rien ne distingue encore véritablement la 24^{ème} Rue de la plupart des rues commerçantes américaines de l'époque, si ce n'est la présence encore discrète de quelques commerces hispaniques.

En 1953, les magasins portant un nom à consonnance hispanique représentent à peu près 9% du nombre total de commerces sur la 24^{ème} Rue, soit quatorze établissements².

Encore assez minoritaires, ils correspondent en outre parfaitement aux types de commerces d'une rue commerçante classique de l'époque : un fleuriste, un marchand de meubles, un tailleur, un salon de beauté et un coiffeur. Les commerces alimentaires hispaniques sont remarquablement peu nombreux (le *Juanita's Market* et le *Spanish-American Market* – ce dernier étant, de surcroît, peut-être davantage espagnol que latino-américain), attestant que la clientèle hispanique est encore peu développée.

Seuls les restaurants, qui composent plus du tiers des magasins latino-américains, semblent rendre la présence hispanique plus sensible sur la 24^{ème} Rue. Mais il est probable qu'ils servent une clientèle non hispanique, attirée par l'aspect exotique de ces lieux peu communs à l'époque, comme semble le suggérer cette anecdote relatée par un vieil habitant du quartier : « Il y avait un restaurant sur la 24^{ème}, le *Roosevelt Tamale Parlor*, où ma femme m'a emmené la première fois que je suis venu à San Francisco.

² Chiffres tirés de l'analyse de l'annuaire par adresse *San Francisco Polk's City Directory*, 1953 ; ces chiffres sous-estiment sans doute le nombre de magasins vérita-

blement tenus par des Hispaniques dans la mesure où ces derniers ne donnent pas nécessairement un nom latin à leur affaire.

C'était un nom américain, mais c'était en fait de la cuisine mexicaine. On était allé danser dans le Downtown, et on rentrait à la maison. Ma femme et son frère m'ont entraîné dans ce restaurant, et ils m'ont commandé du *menudo*. Vous savez ce que c'est...? Moi, j'ai grandi dans une ferme dans l'Iowa, et on découpait notre propre viande, et les tripes, on les jetait. On n'y aurait jamais touché, mon Dieu, non! Quand je voyais des tripes, je pensais immédiatement à toutes les maladies que la vache avait pu attraper... Mais c'était plutôt bon. J'ai mangé sans savoir ce que c'était, et ils me l'ont dit après coup !! ».

Mais dans l'ensemble, les commerces hispaniques se fondent encore discrètement dans le paysage de la 24^{ème} Rue, encore trop peu nombreux et pas assez spécialisés pour faire émerger une quelconque identité latine locale. Pourtant, en l'espace de quelques années, la Mission sera immanquablement identifiée comme le quartier hispanique de San Francisco.

1.2. Une hispanisation brutale de la rue commerçante et du quartier à partir des années 1960 ?

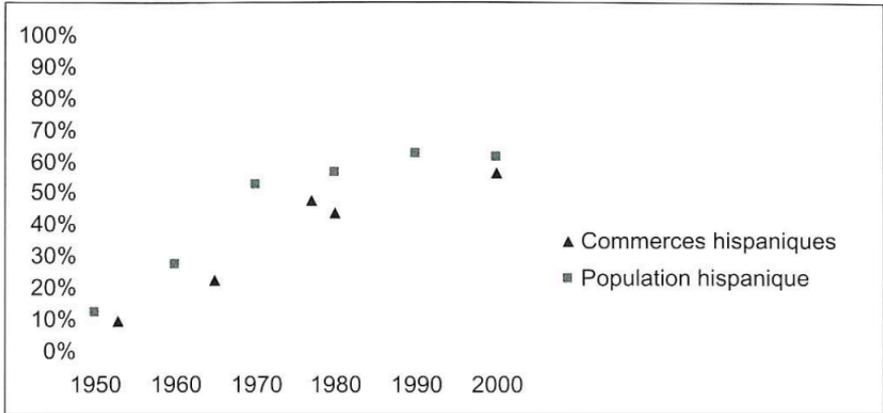
Voilà comment le barbier décrit l'évolution de la 24^{ème} Rue dans les années 1950 telle qu'il l'a perçue : « Je me suis installé sur la 24^{ème} Rue en 1947. C'était surtout irlandais. On avait deux commerces latins [*sic*], sur la rue, et c'était le *Roosevelt Parlor*, et *El Farrolito*, sur le trottoir d'en face. Ensuite, dans les années 1950, le premier à s'installer ça a été *La Palma*. Après *La Palma*, un à un, les magasins ont commencé à changer. Vers 1960, je dirais que 85% des magasins étaient latins ». D'autres témoignages semblent conforter l'idée que la transformation de la rue commerçante a été extrêmement rapide. Ainsi, un résident se rappelle avoir quitté le quartier à la fin des années 1950 pour aller vivre à Los Angeles, où il est resté trois ans : « Je n'ai pas aimé mon boulot, alors je suis revenu. Et quand je suis arrivé, ça avait déjà changé. C'était un quartier complètement différent. Il avait la même apparence, mais... Beaucoup de magasins latins avaient ouvert ». Finalement, ce couple d'immigrants franco-espagnols, installé dans le quartier de la Mission depuis 1964, est per-

suadé que la 24^{ème} Rue, « Ça a toujours été pareil : des Mexicains ».

Pourtant, si l'hispanisation de la rue commerçante dès cette époque a frappé les esprits, la réalité est beaucoup plus nuancée. Il est vrai qu'à peine 30 % des magasins présents en 1965 avaient déjà pignon sur rue en 1953, ce qui représente une proportion moins importante que celle qui prévaut dans d'autres quartiers de la ville que j'ai étudiés en parallèle (environ 35 % pour les quartiers de Noe Valley et de Polk par exemple), signifiant par là que la 24^{ème} Rue a déjà connu son lot de changements. Et l'apparition d'un nombre grandissant de commerces dont les enseignes font explicitement référence à une origine hispanique est un fait indéniable. Ainsi, le *Polk's City Directory* liste-t-il quarante établissements portant un nom hispanique en 1965 (24 % de l'ensemble des commerces locaux), soit trois fois plus qu'en 1953. Mais on est ici bien loin des « 85 % de magasins latins » affirmés par notre commerçant, et en 1965, les trois quarts des commerces sont encore tenus par des marchands non hispaniques. Même les années 1970, au cours desquelles les commerces latins augmenteront considérablement, n'aboutiront pas à une telle proportion.

Il reste que cette transformation de la rue commerçante reflète fidèlement les changements qui affectent la population du quartier dans le même laps de temps (voir graphique 1). L'annuaire par adresses révèle ainsi que les noms à consonance hispanique se multiplient entre 1953 et 1965, et *a fortiori* en 1980 : les Gomez, Cruz, Contreras, Ramirez et Rivera ont succédé aux Harvey, Bakos, Mariani, Piazza, ou Gregory dans les logements situés à un block de notre rue commerçante, le long de la section de la 23^{ème} Rue comprise entre les rues Bryant et Harrison. L'évolution de la composition ethnique de la population locale a été perçue comme étant radicale par les anciens habitants qui n'ont pas quitté le quartier. Cette femme se souvient : « Je suis allée à l'école dans le quartier aussi, et ça commençait juste à changer. Je vous dis ça parce quand je regarde mes photos de classe de la 6^{ème} à la Terminale, il y a eu un afflux de familles *latines* [*sic*]. Je suis née en 1959, et j'ai com-

Graphique 1. Hispanisation de la 24ème Rue - Mission : Population et commerces du quartier



Sources: US Census Bureau 1950 à 2000 (pour les données démographiques); *San Francisco Polk's City Directory* 1953, 1965 et 1980 (pour le nombre de commerces hispaniques à ces dates- enquête de terrain de l'auteur (pour le nombre de commerces hispaniques en 2000)

mencé l'école en 1965. Au moment où j'ai passé le bac, j'étais une des très rares, sinon la seule Italienne de la classe ». Les divers recensements confirment en effet l'afflux de population hispanique dans le quartier à partir des années 1960-1970. Les personnes portant un nom hispanique comptent pour 12% de la population dans le quartier en 1950 ; en 1960, elles composent plus du quart de la population, et, dix ans plus tard, plus de la moitié. Puis les années 1980 sont celles de la consolidation latine du quartier, tandis que les années 1990 voient la stabilisation de la population hispanique autour de 60 % (2000). Finalement, depuis le début de la décennie 1970, le quartier est majoritairement hispanique, et son image « latine » est durablement établie.

1.3. Les causes de la transition ethnique du quartier

Deux phénomènes migratoires opérant à différentes échelles (locale, nationale et internationale) rendent logiquement compte de la transformation ethnique de la population de la Mission. D'une part, le quartier perd ses habitants blancs originels qui partent pour la périphérie de la ville ; d'autre part, les nouveaux arrivants sont des immigrants provenant essentiellement de certains pays latino-américains.

Le départ vers les banlieues des anciens habitants blancs

San Francisco, comme la plupart des grandes villes-centre américaines, fait face à un mouvement massif de ses habitants vers les *suburbs* (voir tableau 2). À l'échelle du quartier, la Mission subit elle aussi un certain dépeuplement. Ainsi, le quartier atteint un maximum de population en 1940, et conserve le même seuil de 28 600 habitants en 1950. Dix ans plus tard, on compte 600 habitants de moins, déclin peu sensible puisqu'il représente moins de 2% de la population, mais révélateur d'un renversement de tendance dans le quartier. S'il est statistiquement difficile de mesurer l'ampleur de l'effet banlieue à l'échelle du quartier, les souvenirs des résidents semblent concorder : la

Tableau 2 : Evolution démographique comparée (1950 - 2000)

	San Francisco	Mission
1950	775 357	28 614
1960	740 316	28 167
1970	715 674	29 582
1980	678 974	28 363
1990	723 959	33 843
2000	776 733	35 911

Sources : recensement diverses années

Mission subit un assez ample mouvement de départ vers la banlieue dans les années 1950 et 1960. Telle résidente raconte : « La plupart des gens que je connaissais dans le quartier sont partis. J'avais quatre sœurs, elles ont toutes quitté la ville. Et elles ne comprenaient pas pourquoi je restais dans la Mission. Elles sont allées en banlieues, et elles me disaient, pars de la Mission, pourquoi veux-tu rester ? ». Une autre résidente remarque que de tous les habitants de son block, sa famille est la seule à y être restée depuis le milieu des années 1950. Le barbier, résigné, remarque : « Je ne connais plus personne dans ce quartier, ils ont tous déménagé ».

Malgré le départ de nombre de résidents pour les quartiers ouest de la ville ou pour la banlieue, le taux de vacance des logements n'a jamais dépassé un très modéré 5 % en 1960. En outre, en 1970, la population du quartier augmente à nouveau, d'environ 5 %, ce qui contraste fortement avec la diminution de la population totale de la ville (- 3 %). C'est précisément l'immigration en provenance d'Amérique Latine qui explique ce phénomène.

L'arrivée des Latino-américains dans la Mission, il est important de le noter, n'a jamais eu pour effet de semer la panique chez les habitants blancs installés auparavant dans le quartier. Contrairement à ce qui s'est produit dans les quartiers que des Noirs commencent à investir dans ces mêmes années au travers des États-Unis (Hirsch, 1983) – et dans le quartier de Fillmore/Western Addition à San Francisco –, l'immigration hispanique n'a jamais entraîné de "*White Flight*". Une habitante de la Mission reconnaît même que l'arrivée des commerces latino-américains dans la 24^{ème} Rue n'a pas provoqué de réaction particulière chez les habitants : « Je ne crois pas qu'ils s'en souciaient. Bien sûr, ils portaient tous peu à peu. Je ne crois pas qu'ils s'intéressaient tellement à ceux qui s'installaient ». Le changement s'est donc opéré progressivement. Finalement, ce n'est pas l'arrivée des immigrants hispaniques qui a provoqué la fuite des anciens habitants blancs, mais c'est plutôt le départ des anciens résidents qui, en laissant

logements et commerces vacants et disponibles à bas prix pour d'éventuels successeurs, a rendu possible l'installation des nouveaux venus d'Amérique Latine.

Les quotas d'immigration et la situation politique des pays d'Amérique Centrale

L'afflux massif des années 1960 est directement lié à la nouvelle loi d'immigration adoptée en 1965, autorisant des quotas annuels d'immigrants en provenance de pays jusque-là interdits à l'immigration sur le sol américain. Alors que pendant plus d'un siècle et demi, la grande majorité des immigrants proviennent de pays européens (plus de 80% entre 1820 et 1964), l'Amérique Latine devient la principale provenance des flux d'immigration. La Mission, comme d'autres quartiers de grandes villes-centre américaines, est la destination d'un certain nombre d'entre eux.

Pendant longtemps, les Hispaniques à San Francisco sont essentiellement Mexicains et *Chicanos*³ ; les Nicaraguayens viennent ensuite, puis les Salvadoriens, les Guatémaltèques, les Péruviens et les Porto Ricains (Cordova, 1989, p. 29). En 1980, le recensement montre un renversement de situation : les Latino-américains d'origine mexicaine sont désormais minoritaires dans la communauté hispanique de San Francisco et de la Mission, même si leur perte de poids est moins sensible dans notre quartier (47 %) que dans la ville dans son ensemble (39 %).

À la fin des années 1970 en effet, l'immigration latino-américaine a changé de nature avec la radicalisation de la situation politique en Amérique Centrale. La population nicaraguayenne migre en masse dans la baie de San Francisco à la fin des années 1970, puis au milieu des années 1980, y formant le premier groupe hispanique pendant un temps. En 1979, ce sont les Salvadoriens et Guatémaltèques qui fuient à leur tour la guerre civile dans leur pays d'origine, et trouvent refuge à San Francisco. Or ces immigrants, contrairement aux vagues précédentes, arrivent souvent sans autorisation de résidence légale (Cordova, 1989, p. 29). La précarité de leur statut pèse sur leurs

³ Les « *Chicanos* » sont nés sur le sol américain mais d'origine mexicaine.

conditions de vie, et donc, indirectement, sur le paysage et l'atmosphère du quartier.

Le recensement de l'an 2000 confirme la répartition des Hispaniques par pays d'origine qui apparaît en 1980 : à peine moins d'un habitant latino-américain sur deux vient du Mexique, et plus du quart d'entre eux sont originaires d'Amérique Centrale (13 % du Salvador, 4% du Guatemala et du Nicaragua, et 2 % du Honduras)⁴. Ainsi, la composition ethnique de la communauté hispanique à San Francisco paraît relativement originale par rapport aux autres communautés latines de Californie. Dans la plupart des cas, le groupe dominant est composé par les *Chicanos* ou les Mexicains-américains et les immigrants mexicains. La population de la Mission est, elle, remarquablement hétérogène, puisque le quartier hispanique est habité par des Mexicains, mais aussi nombre de Centraméricains, ainsi que quelques Portoricains, Cubains, Péruviens, Argentins, Espagnols et autres Latino-américains (Cordova, 1989, p. 30). On en verra plus loin les conséquences sur la cohésion de la communauté hispanique de la Mission.

Le choix de la Mission par les immigrés hispaniques

L'immigration latino-américaine à San Francisco est antérieure aux années 1950, et la Mission n'est pas, historiquement, le premier quartier hispanique de la ville. Dans l'entre-deux-guerres en effet, des immigrants latino-américains s'installent d'abord dans le quartier industriel de South-of-Market, espace d'accueil traditionnel pour les nouveaux arrivants sans le sou. Nombre d'entre eux sont employés sur le port ou dans des usines de café, des conserveries, des entrepôts, ou dans d'autres établissements des industries légères. C'est après la Deuxième Guerre mondiale qu'ils commencent leur progression vers le Sud, s'installant d'abord dans le nord de la Mission, et à partir des années 1950, au cœur de notre quartier (Godfrey, 1988 ; Delehanty, 1995). C'est sur ce petit noyau que s'appuie ensuite l'immigration latino-américaine croissante et continue de la deuxième moitié du

vingtième siècle. Ainsi, les immigrés, une fois installés, peuvent favoriser l'arrivée de parents, amis ou voisins de leurs pays d'origine, en les hébergeant un temps, et en les aidant à trouver un emploi. C'est ce que raconte notre couple d'immigrés franco-espagnols arrivés dans le quartier en 1964 : (Elle) « Quand nous sommes arrivés ici, on [logeait] chez ma soeur. On y est resté quatre ou cinq mois. Après on a loué là. On a commencé à travailler, on a trouvé ça bien. – (Lui) On a commencé à travailler de suite, parce que quand on est venu ici la première fois en vacances, on a eu des copains à mon beau-frère qui nous garantissaient du travail. Alors j'ai débuté comme jardinier, il y a beaucoup de gens qui ont des jardins. Et elle, elle était *janitrice* [femme de ménage] dans des bureaux, le soir. – (Elle) Quand j'ai commencé, c'était pour la doctoresse de ma soeur, qui travaillait dans Post Street, dans le building des docteurs. Quand on est arrivé, j'avais besoin de travailler, alors elle a dit qu'elle allait parler au *manager*. Bref, je suis allée travailler comme *janitor*. Je commençais à 4h de l'après-midi, je sortais à minuit. – (Lui) Après, moi j'ai changé : ils m'avaient donné ce travail provisoire pour pouvoir venir ici. Mon beau-frère m'avait dit, si tu trouves meilleur, tu peux choisir ». Au-delà de la famille et avec le développement de la communauté hispanique, un certain nombre d'associations et d'institutions se créent, dont la vocation est d'aider l'intégration des nouveaux venus. De plus, l'usage de la langue espagnole devenant de plus en plus courant dans les commerces de la 24^{ème} Rue et dans le quartier en général, notre couple d'immigrants d'origine espagnole reconnaît qu'il se sent particulièrement à l'aise dans le quartier pour les choses de la vie quotidienne, d'autant plus qu'il ne parle toujours pas l'anglais, après quarante ans dans le pays : « Peut-être c'est pour ça que jamais on n'a parlé l'anglais. Parce que vraiment, vous allez n'importe, vous allez à la mairie, vous demandez en espagnol, et y en a toujours des Espagnols. Alors c'est

⁴ Moins de 2 % des Hispaniques affirment venir de pays d'Amérique du Sud. Brésil exclu. Pour aboutir à 100 %, le recensement 2000 propose une dernière catégorie,

"All other Hispanic or Latino", qui regroupe 20 % de la population hispanique du quartier.

peut-être notre tort, on a toujours trouvé des personnes qui parlaient en espagnol ».

D'autres facteurs expliquent encore le choix constamment renouvelé des récents immigrants hispaniques d'élire domicile dans la Mission plutôt que dans tout autre quartier de San Francisco. Certains prétendent par exemple que le micro-climat de la Mission en serait une raison (Gonzalez Hernan Daniel, 1976), les collines de Twin Peaks protégeant souvent avec efficacité ce quartier du célèbre brouillard estival de San Francisco. C'est en tout cas une idée bien ancrée dans l'opinion, que répètent par exemple nos immigrés d'origine espagnole : « Les Mexicains, ils sont tous venus ici parce que... vous voyez comment c'est, San Francisco: vous allez à Downtown, vous avez le brouillard. Vous venez à la Mission, vous avez le bon soleil ! Et comme ils ont l'habitude du beau soleil, et bien ils se sont habitués à venir... ». Plus sérieusement, les nouveaux arrivants hispaniques sont assurément attirés par des logements qui, dans la Mission, depuis un demi-siècle, sont nettement moins chers que dans le reste de la ville : en 1950, le loyer du quartier est infé-

rieur de 24% à celui de San Francisco, et de 16 % en 1980 ; de même, la propriété est plus abordable qu'ailleurs (écart de 21 % en 1950, et de 10 % en 1980). Face à la diminution de l'écart des prix entre la Mission et le reste de la ville ces dernières années (8 % pour les loyers comme pour les propriétés en 2000) et dans un contexte de hausse généralisée du marché du logement, certains immigrants ont dû chercher à habiter d'autres espaces moins prisés. La carte 1 montre notamment la diffusion de la population hispanique dans le quart sud-est de la ville (Outer Mission, Excelsior, Bayview) ou même dans des banlieues plus éloignées (Daly City, San Bruno, etc.). Mais d'autres immigrants ont pu continuer de s'implanter dans la Mission en développant des stratégies pour contourner la hausse des coûts de l'habitat : ils s'installent ainsi dans des logements illégaux ou s'entassent à plusieurs familles dans un seul appartement. Ainsi, la taille moyenne des foyers hispaniques dans la Mission est de 4,3 personnes en 2000, soit presque le double de la moyenne de San Francisco (2,3 personnes).

2. LE « BARRIO » : LA MISSION À LA FIN DU VINGTIÈME SIÈCLE

Aujourd'hui, la 24^{ème} Rue-Mission présente un tableau radicalement différent de celui du début des années 1950. L'immigration massive, qui touche la Mission à partir des années 1950, et surtout 1960, 1970 et 1980, en a modifié à la fois les caractéristiques démographiques, sociales et économiques et l'organisation de la vie de quartier. Il s'agit donc ici de saisir dans quelle mesure la 24^{ème} Rue constitue un pôle économique et social pour la population d'origine latino-américaine.

2.1. Un quartier populaire ou une enclave ethnique ?

Après la Deuxième Guerre mondiale, la Mission est un quartier *working-class*. Alors que dans les années 1970, certains quartiers populaires connaissent un processus de gentrification, le destin de la Mission est autre : l'hispanisation de sa population s'accom-

pagne d'un net déclin socio-économique. Le quartier se singularise notamment par une forte proportion de jeunes de moins de vingt et un ans, autour de 35% entre 1960 et 1980, dépassant même largement le niveau atteint en 1950 (25%) ; aujourd'hui, ils représentent encore 23 % des habitants du quartier, contre 16 % à San Francisco. Plus spécifiquement, les enfants de moins de dix ans, en 2000, sont sensiblement plus nombreux en proportion que dans la ville en moyenne (11% contre 8%). Ce rajeunissement de la pyramide des âges, lié à l'immigration en provenance d'Amérique Latine, a un impact visible sur la vie sociale du quartier, en remplissant par exemple la rue commerçante et les parcs locaux de cris d'enfants, quand ceux d'autres quartiers ont été désertés, et les cours des écoles locales doivent la plus grande partie de leur animation aux enfants d'immigrants.

Tableau 3 : Caractéristiques socio-urbaines de la Mission en 2000

	La Mission	San Francisco
Population totale	35 911	776 733
Densité	14 147 hab/km ²	6 470 hab/km ²
Ethnicité		
“Non hispanique ou “”Latino””””	39%	86%
“Hispanique ou “”Latino””””	61%	14%
Éducation		
Ne possèdent pas l'équivalent bac.	35%	19%
Possèdent licence ou plus	28%	45%
Population active		
Chômage	7%	5%
Population employée	18 759	427 823
Management, cadres	30%	48%
Service	27%	14%
Vente, administration	22%	26%
Construction, extraction, et maintenance	8%	4%
Production et transport	13%	7%
Agriculture, pêche, forêt	1%	0%
Revenu annuel médian (1999)	49 060	55 221
Immobilier		
Loyer median mensuel	815 \$	883 \$
Valeur médiane des logements occupés par les propriétaires	390 125 \$	422 700 \$
Commerces de la 24^e Rue en 2000		
Total	167	
Hispaniques	56%	
Vacants	12%	

Jeunes, les habitants de la Mission sont aussi moins bien formés que la moyenne des San Franciscais : parmi les adultes de plus de vingt-cinq ans, 35 % n'ont pas l'équivalent du baccalauréat, soit près de deux fois plus que les habitants de la ville (voir tableau 3). À l'opposé de l'échelle d'éducation, seulement 28 % des résidents possèdent une licence ou plus, ce qui représente une proportion bien plus faible que la moyenne à San Francisco. Ayant bénéficié d'une éducation notablement peu poussée selon les normes de la ville, les habitants du quartier occupent, de façon similaire, des emplois moins qualifiés. Moins de 30 % d'entre eux exercent une profession appartenant à la catégorie des métiers « *management, professionnal* », alors que le bas de la hiérarchie professionnelle est surreprésenté (8 et 13 % respectivement pour les métiers de la

construction/entretien et de la production/transport).

D'autres indices, plus alarmants encore, concernent la situation économique et sociale du quartier. Ainsi, le taux de chômage reste sensiblement plus élevé que dans la ville en moyenne (6,5 % comparé à 4,6 %). Résultat de ce qui précède, le revenu médian des habitants de la Mission, qui a subi une chute majeure depuis les années 1960, reste inférieur de 10 % au revenu médian san franciscain. Ce manque de revenu disponible se reflète dans l'état du marché du logement. Dans un quartier où les trois quarts des habitants sont locataires, les loyers sont sensiblement moins chers que ceux offerts en moyenne à San Francisco, et les propriétés sont qualifiées de la même dévaluation par rapport au niveau de la ville dans son ensemble.

Photo 2. La 24^{ème} Rue. Mission aujourd'hui.

L'intersection de la 24^{ème} Rue-Mission avec la rue Harrison est le cœur de la rue commerçante: à proximité de l'église St Peter, tous les commerces avec les besoins quotidiens sont concentrés le long de cette section: la Victoria's Bakery, une épicerie, la Casa Lucas pour les fruits et légumes, la Low Cost Carniceria pour la viande, etc.



Source: photo de l'auteur, octobre 2000

La dégradation du paysage urbain et commerçant

La modestie de ces caractéristiques socio-économiques se reflète dans le paysage urbain et commerçant (photo 2). Si la 24^{ème} Rue n'a jamais été une rue commerçante riche et prospère, son aspect visuel s'est sensiblement dégradé depuis les années 1950. Déjà en 1981, un rapport du département d'urbanisme de San Francisco, après avoir cité quelques atouts récents de la 24^{ème} Rue, comme la plantation de jeunes arbres ou la peinture de fresques colorées sur certains murs, décrit ainsi la rue commerçante : « La condition économique déprimée de la rue est évidente. Les symptômes en sont les nombreux bâtiments délabrés des magasins et les endroits dégradés, le grand nombre de magasins d'occasion, le manque de ravalements des façades, le désordre des enseignes et des vitrines, et le nombre élevé de devan-

tures vacantes. D'autres problèmes enracinés plus profondément encore sont reflétés par le grand nombre de propriétaires absents, et le nombre sensible de commerces à la limite de la faillite. La criminalité, le vandalisme et les débris jonchant les trottoirs sont d'autres problèmes typiques de cette rue »⁵.

Ce tableau ne s'est guère amélioré au tournant du vingt-et-unième siècle. Une proportion importante de magasins, sur la 24^{ème} Rue, sont laissés vacants (12 %), une tendance qui n'a cessé de se renforcer depuis les années 1950. Les barreaux métalliques dont presque toutes les vitrines sont équipées évoquent des dangers venant de la rue et dont les commerçants chercheraient à se protéger. Ils découragent le regard de plonger à l'intérieur du magasin, le repoussant inexorablement sur le trottoir, jonché de papiers gras et autres marques sombres

⁵ San Francisco Planning Department, *The Mission 24th Street Neighborhood Commercial Development Plan*,

1981, p. 3.

Photo 3. Un paysage urbain dégradé

Sur la 24^{ème} Rue, l'ancienne teinturerie White Cleaner's est restée vacante depuis de longues années, comme bien d'autres le long de la même rue commerçante. Les dalles de béton gris clair des trottoirs sont maculées de taches indélébiles et de papiers volants.



Source: photo de l'auteur, octobre 2000

d'antiques chewing-gum (voir photo 3). À cause d'eux, il devient difficile de juger si les magasins sont vacants ou en activité, fermés ou ouverts, d'où la fréquence des néons signalant « *Open* » et qui restent allumés toute la journée. Aux alentours de la rue commerçante, les rues résidentielles portent également la marque d'une certaine pauvreté : nombre de maisons ou de petits immeubles trahissent un manque d'entretien flagrant.

Une enclave ethnique?

Quartier pauvre, la Mission n'en constitue pas moins une ressource essentielle pour les immigrants hispaniques ou leurs descendants, et la 24^{ème} Rue en est le témoin le plus visible. Comparée à d'autres rues commerçantes de San Francisco, la 24^{ème} Rue présente en effet une composition commerciale originale, liée précisément à son rôle dans la communauté hispanique locale : à partir des années 1970, les commerces hispaniques ont non seulement augmenté considérablement

en nombre (voir graphique 1), mais ils ont surtout sensiblement diversifié leurs activités.

Le secteur de la restauration reste prééminemment parmi les établissements hispaniques. Tel résident originaire du Mexique, rappelle avec fierté que lorsqu'il est arrivé, au début des années 1980, « il n'y avait que des restaurants mexicains, de Valencia à Potrero ». Et de les citer les uns après les autres : *La Hacienda, Las Guitarras, El Miramar, Acapulco, Tamale Parlor, Margaritas*, etc. Vingt ans plus tard, les restaurants représentent encore plus du cinquième des commerces hispaniques. Si une partie de la clientèle de ces commerces est blanche attirée par l'exotisme de la cuisine et du quartier, la plupart des tables occupées le sont apparemment par des Latino-américains, des hommes seuls ou en groupe, ou des familles avec enfants.

En diminution depuis 1980, les magasins d'alimentation continuent cependant à représenter une proportion importante des maga-

sins du quartier (20 %) par rapport à la norme des quartiers de la ville, signe de son faible niveau socio-économique. Or depuis les années 1970, nombre d'entre eux sont tenus par des marchands hispaniques, et approvisionnent la population latino-américaine en produits alimentaires frais ou préparés autrement introuvables dans les commerces américains classiques : les *panes dulces* des Panaderias (boulangeries, en espagnol), les fruits et légumes divers dont les noms ne sont pas toujours traduits (*Malanga lila* et *Malanga blanca*, *Calabaza bule* et *Calabaza kabacha*, *Jicama*, *Yuca*, *Pipian bola*, *Chayote*, *Papaya*, *Mango manila*, etc.) et dont les formes et les couleurs intriguent l'œil de culture européenne, ou, enfin, les plats cuisinés comme la *carnitas*, la *birria*, le *chicharron* (peau de porc soufflée), etc., dont les saveurs surprennent ou enchantent aussi les papilles des novices !

Les institutions, dont la présence est particulièrement importante dans la Mission (5 % des établissements) par rapport à d'autres quartiers, servent essentiellement la population hispanique. En plus de l'église catholique *St Peter's* (même si seulement un curé de l'équipe est hispanique), on compte d'autres petites églises protestantes (une *storefront church* dépourvue de nom sur sa façade, la *Iglesia de Dios*, la *Iglesia Adventista del 7^e Dia*), ainsi qu'une multitude d'associations (*Mission Economic and Cultural Association*, *Mission Educational Projects*, *Mission Neighborhood Center*, *CARECEN*, *l'Instituto Familiar de la Raza*, *Real Alternative Projects*, etc.). Leur nombre particulièrement élevé est un indice supplémentaire du malaise socio-économique qui frappe la population du quartier, et auquel ces établissements cherchent à pallier en traitant ses problèmes médicaux, légaux, économiques, culturels ou religieux. Ces « services » spécialisés, s'adressant explicitement à une population hispanique, sont aussi le signe d'une aire d'attraction plus large que le quartier, qui inclut les Latino-américains installés dans d'autres quartiers de la ville, voire dans les banlieues.

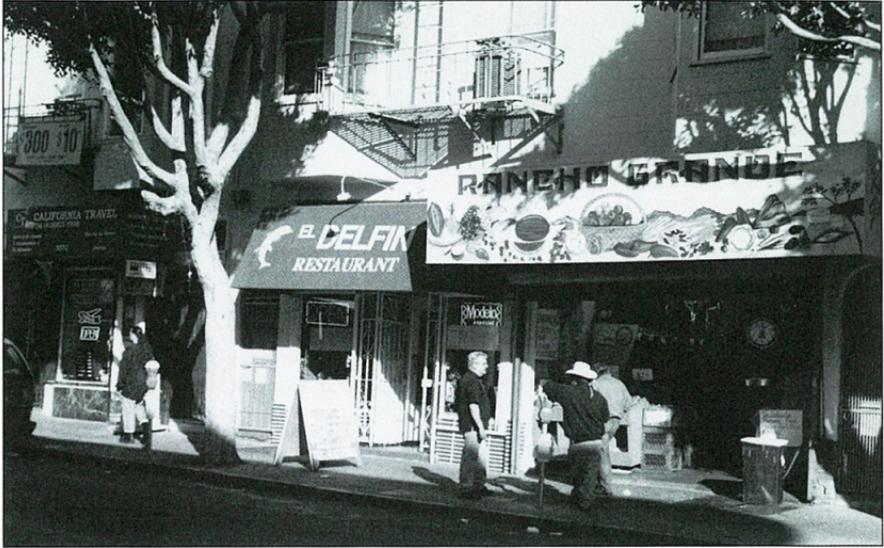
Aujourd'hui et depuis 1980, le nombre de petits commerces et services divers a encore augmenté, servant toutes sortes de besoins de la communauté hispanique : ce sont ainsi des

agences de voyage affichant des destinations comme le Mexique, le Guatemala, le Salvador ou le Nicaragua à des prix alléchants (voir photo 4), des téléboutiques qui permettent d'établir des communications téléphoniques lointaines, ou des magasins à partir desquels on peut envoyer de l'argent au pays, autant d'indices que le quartier dessert des populations récemment immigrées qui maintiennent des liens forts avec leurs pays d'origine. Ce sont aussi des salons de beauté et de coiffure bien sûr, un magasin de cadeaux vendant pêle-mêle des cartes de vœux, des bougies, des images, statues religieuses et autres objets variés, deux magasins de musique latine, plusieurs bijouteries et une boutique de robes de mariées (*Latina Bride*), mais aussi un garage automobile, un magasin d'équipement de football (*soccer*), une galerie artistique (*Galeria de la Raza*), et même un cinéma/théâtre (entre 1963 et 1978, le *York Theater* passe des films en espagnol, et le bâtiment a été repris récemment par une troupe de comédiennes, qui l'a rebaptisé *Brava !*), etc., qui répondent visiblement à une clientèle aux spécificités culturelles marquées, et aux ressources financières limitées. Non loin de la rue commerçante, plusieurs écoles primaires, privées (celle de l'Église catholique *St Peter*) ou publiques – dont une a même pris le nom d'une grande figure de l'immigration mexicaine, Cesar Chavez – ont une très forte majorité de petits élèves hispaniques du quartier.

Dans l'ensemble, les commerces et institutions hispaniques offrent donc aujourd'hui et depuis la fin des années 1970, une large panoplie de produits et services destinés à la population latino-américaine. C'est ce qui explique que tel chercheur soit tenté de conclure que la Mission fonctionne alors comme une 'enclave ethnique', qu'il définit comme « opérant les fonctions économiques essentielles à l'adaptation culturelle et sociale des immigrants dans la société d'accueil. (...) Il est possible pour un Latino-américain de subir un niveau minimal d'acculturation en maintenant ses activités sociales, culturelles et économiques exclusivement à l'intérieur du réseau ethnique et d'avoir des interactions limitées avec la société dominante de la région de San Francisco » (Cordova, 1989, p. 27).

Photo 4. Commerces hispaniques le long de la 24^{ème} Rue.

La plupart des magasins de la 24^{ème} Rue sont orientés vers la communauté hispanique. Ici par exemple, le magasin de voyage *California Travel* est spécialisé dans les trajets en direction de l'Amérique Centrale et du Mexique ; *El Delfin* est un restaurant salvadorien, et sa télévision est particulièrement appréciée lors des retransmissions de matchs de football impliquant une équipe latino-américaine ; devant le *Rancho Grande*, une épicerie vendant des fruits et légumes spécifiques à l'autre Amérique, deux hommes discutent, dont l'un porte le chapeau typique du Mexique.



Source : photo de l'auteur, octobre 2000

Pourtant, il est nécessaire de souligner que moins d'un commerce sur deux porte une enseigne hispanique sur la 24^{ème} Rue à la fin des années 1970 (43% en 1980 d'après le *Polk's City Directory*), et une enquête de terrain montre que s'ils ont encore augmenté, ils ne représentent toujours pas une majorité écrasante à la fin des années 1990 (56 % en 2000). Aujourd'hui, parmi les commerces non hispaniques, la moitié sont tenus par des commerçants de douze pays d'Asie. En outre, il existe parmi les marchands hispaniques une grande diversité de nationalités d'origine : en 1977, près de 40 % d'entre

eux viennent du Mexique, les autres étant originaires de Cuba, Porto Rico, Espagne, Nicaragua, Salvador et Guatemala⁶. La notion d'enclave ethnique est donc à relativiser, puisque les habitants hispaniques croisent et rencontrent tous les jours des marchands ou des voisins qui ne connaissent pas leur langue ou ignorent tout de leur pays.

2.2. Le mythe d'une communauté d'immigrants aux fortes solidarités locales⁷

La petite majorité de commerces hispaniques dans la 24^{ème} Rue, le nombre des associations locales, la publicité faite autour

⁶ Enquête de terrain de Max Kirkeberg, professeur de géographie à l'université San Francisco State.

⁷ Les citations sur lesquelles s'appuie la suite de cet article sont tirées d'une série d'entretiens effectués entre 1999 et 2000, auprès d'une douzaine de marchands et du double de résidents, mais aussi du curé de l'église St Peter, du principal de l'école César Chavez, du commissaire de la station de police, nombre de représentants des multiples associations locales, et bien d'autres encore. Plus précisément, les habitants que j'ai

choisi d'écouter reflètent au plus près les données du recensement : un quart d'entre eux sont des Anglo-américains (des résidents âgés, et des gens plus jeunes, récemment arrivés dans le quartier) ; les deux tiers sont des personnes d'origine hispanique (des immigrants de première et de seconde génération), qui ont répondu à mes questions pour moitié en anglais, et pour moitié en espagnol. J'ai aussi rencontré une Afro-américaine et une femme originaire des Philippines, qui ont complété mon échantillon.

des fêtes hispaniques organisées dans le quartier (le *Cinco de Mayo* en mai, le *Carnaval* en juin, le *Día de Los Muertos* début novembre) participent à la construction de l'image de la Mission, comme un quartier vivant et solidaire d'immigrants hispaniques (« *vibrant immigrant neighborhood* »), ancrée dans l'opinion de la Bay Area et relayée par la presse locale et nationale (voir les articles parus dans le *San Francisco Chronicle*, et dans le *New York Times* en 2000). Les résidents blancs du quartier eux-mêmes (ils composent 20 % de la population locale) ont intégré cette vision de la Mission comme un quartier complètement approprié par sa majorité hispanique, soit qu'ils s'en enthousiasment (telle cette comédienne : « c'est le *barrio* le plus animé (*vibrant*) de la Côte Ouest ! c'est un quartier *latino* vraiment très animé »), soit qu'ils se sentent dépossédés (telle cette vieille dame, résidente de toujours : « Je sais que la plupart des gens pensent que c'est un quartier latin [*sic*]. Mais moi, je pense que c'est un quartier pour tout le monde, pas juste pour les hispaniques. Je ne crois pas ces gens qui estiment que c'est *leur* territoire. J'aimerais juste que tous ceux qui veulent y vivre, quelle que soit la couleur de leur peau, puissent venir habiter dans ce quartier »).

Or les entretiens réalisés auprès des habitants, commerçants et autres personnes liées au quartier et d'origine hispanique, montrent que l'attachement et l'identification des hispaniques à leur quartier est au contraire très variable. On est loin du sentiment d'attachement profond et univoque que l'on peut entendre dans les quartiers gentrifiés par exemple (voir Lehman-Frisch, 2002). Lorsque je lui demande s'il aime bien le quartier, ce commerçant, un jeune Américain d'origine mexicaine (deuxième génération) répond positivement, mais sans enthousiasme particulier, et il ne s'attarde pas à en dire les raisons. De même, le fils d'un commerçant mexicain affirme que oui, avec une absence de conviction frappante. Il répond d'ailleurs, lorsque je lui demande d'expliquer pourquoi : « Parce que c'est familial, j'imagine », et ajoute aussitôt de lui-même : « Mais je sais très bien ce que je n'aime pas dans le quartier ». J'ai obtenu le même genre de réponses auprès des per-

sonnes qui ne parlaient pas anglais. Ce commerçant, à qui je pose la question de savoir s'il a l'intention de rester ou de rentrer au Mexique, répond (en espagnol) qu'il pourrait aussi bien aller « dans n'importe quel endroit où la vie est la meilleure ». Ce vieux Cubain, qui habite le quartier depuis vingt-sept ans, à qui je demande s'il se sent chez lui dans le quartier rétorque aussitôt (en espagnol) : « Non, certainement pas dans la rue ! Je ne me sens chez moi qu'entre mes quatre murs, bien en sécurité ! ». D'autres personnes évoquent surtout leur désir de rentrer dans leur pays d'origine, même si elles ajoutent que c'est pour l'instant chose impossible pour elles. Ainsi, pour l'ensemble de ces habitants ou commerçants, leurs raisons de ne pas aimer le quartier semblent mieux définies et plus convaincues, tandis que leur appréciation du quartier est souvent justifiée sans passion par l'habitude ou par le simple fait qu'ils y vivent encore aujourd'hui – mais auraient-ils les moyens financiers de partir s'installer ailleurs ? Mais j'ai également entendu d'autres habitants exprimer des sentiments plus fervents à l'égard de leur quartier. Cette femme par exemple, une Mexicaine qui tient un bar sur la 24^{ème} Rue, même si elle n'habite pas dans le quartier, s'exclame : « Je l'adore. C'est tellement différent des autres quartiers. Il y a les étalages de fruits. Et c'est là que le temps est le meilleur ! ». Ce jeune Salvadorien à qui je pose la question de savoir s'il aime bien le quartier (*like*) répond lui aussi en employant un terme plus fort : « Oui, je l'adore ! Je l'adore... (*I love it*) ».

Ce sentiment de quartier ambivalent se comprend mieux à la lumière du rôle que jouent respectivement l'église, l'école et les associations locales, ces institutions qui sont traditionnellement les plus susceptibles de construire une communauté de quartier. Parce qu'elles servent presque exclusivement la population hispanique (pour des raisons liées aux spécificités de la structure socio-démographique de cette population et de sa culture religieuse), la communauté de quartier qu'elles parviendraient à créer serait donc avant tout liée à l'identité hispanique. Le curé de l'église catholique de St Peter se félicite du fait que les cinq messes dominicales soient toujours très fréquentées

(1 300 à 1 400 fidèles), notamment les trois messes dites en espagnol. Il se réjouit que les habitants du quartier « respectent l'Église » et « aient le sens des valeurs religieuses », mais il reconnaît par ailleurs que les liens de sa paroisse avec le quartier ne sont pas aussi forts qu'ils pourraient l'être : « J'aimerais pouvoir faire davantage. Ce serait bien qu'on ait une troisième personne qui travaille à temps plein avec le quartier ». L'église ne parvient pas à faire de ses fidèles une communauté unie, dans la mesure où la minorité anglophone semble former une entité résolument distincte, et où les catholiques hispanophones ne constituent pas non plus un groupe homogène, avec l'existence des « groupes de dévotion » nationaux (la *Nicaraguan Asociacion*, l'*Asociacion San Juan de Los Lagos*, le groupe préparant la fête mexicaine des *Quince Anos*, etc.). De plus, les petites églises protestantes se multiplient dans le quartier, participant à la segmentation de la communauté hispanique. Enfin, comme le rappelle ce jeune-homme récemment arrivé d'un pays latino-américain : « Ma mère va tout le temps à l'église, mais pas moi... Tout le monde ne va pas à l'église ! ». Pour toutes ces raisons, l'église, une institution essentiellement dynamisée par la population d'origine latino-américaine, ne parvient pas à ancrer et unifier la communauté hispanique.

L'école semble encore moins capable de cristalliser le sentiment de communauté. Certes les enfants des écoles primaires de la Mission habitent en grande majorité dans le quartier, et sont hispaniques à plus de 60 %⁸. Mais le principal de l'école Bryant, par exemple, explique la façon dont il conçoit le rôle de l'école : « L'école est là pour aider les enfants à apprendre à lire et écrire. Si l'école réussit dans cette tâche, alors d'accord, pourquoi ne pas participer aux activités de quartier. Mais ce n'est pas le cas de Bryant. On n'a pas l'argent, le temps, et l'énergie de faire ça ». En effet, les difficultés rencontrées par l'école Bryant comme par celle de César Chavez sont attestées par un taux d'élèves ne maniant pas la langue

anglaise avec aisance (*Limited English Proficiency*) particulièrement élevé, soit 63 %, et 76 % respectivement (comparé à 43 % pour l'ensemble des écoles publiques primaires de la ville)⁹. De toute évidence, l'école Bryant cherche davantage à donner aux individus les moyens académiques de s'intégrer dans la société américaine qu'à cristalliser un sentiment de quartier potentiellement lié à l'identité hispanique.

On a déjà noté le grand nombre d'associations liées au quartier. Sur la 24^{ème} Rue seulement, on peut en compter cinq si l'on en exclut les établissements religieux. Dans le quartier de la Mission dans son ensemble¹⁰, la base de donnée du département d'urbanisme de San Francisco recense quatre-vingt-dix-huit établissements sous la catégorie « culture, institution, éducation » ; si l'on en retranche les institutions religieuses et les établissements scolaires publics et privés, ainsi que les institutions dont le nom atteste de leur absence de lien manifeste avec le quartier, les organisations restantes sont au nombre d'une cinquantaine, parmi lesquelles une majorité se spécialise dans les services sociaux à la famille. Cet ordre de grandeur semble pourtant confirmé par un décompte très précis effectué au début des années 1980 (Castells, 1983), révélant l'existence de soixante-cinq organisations, toutes liées au quartier et/ou à la communauté hispanique, et dont certaines sont encore actives aujourd'hui. Or nombre de ces associations actuelles sont nées au début des années 1970, lors d'un remarquable mouvement de mobilisation locale coordonné par la *Mission Coalition Organization (MCO)*. Mais, très vite, incapable de concilier l'intérêt de ses deux composantes majeures, à savoir d'une part les associations soucieuses des problèmes sociaux du quartier, et d'autre part, celles concernées par les enjeux plus spécifiquement liés à la communauté ethnique, la MCO s'est effondrée en 1974. Au début des années 1980, Castells constate finalement qu'« En dépit de la crise de la MCO, des douzaines d'associations de volontaires, dont l'intérêt va

⁸ San Francisco Unified School District, *School Profiles 2000-2001*.

⁹ San Francisco Unified School District, *School Profiles 2000-2001*, automne 2000.

¹⁰ Le quartier est ici défini comme étant composé des census tracts 208, 209, 228 et 229.

de l'art et la musique à la libération latino-américaine ou à l'urbanisme, ont maintenu le quartier comme une communauté fortement organisée. (...) Il est révélateur, cependant, de constater que cette vitalité de mobilisation locale (*grassroot vitality*) a suivi un schéma extrêmement fragmenté, couvrant précisément ces questions que la MCO a échoué à rassembler : le quartier, la pauvreté, l'emploi, et la culture *latina* » (Castells, 1983, p. 134). Près de vingt ans plus tard, même si elles sont incontestablement nombreuses et dynamiques, ces associations n'ont pas surmonté cette fragmentation – ce que regrettent certains de leurs dirigeants, qui n'ont pourtant pas su unir durablement leurs efforts pour mieux représenter et servir l'ensemble de la population hispanique.

Ainsi, les principales institutions urbaines de la Mission que sont l'église, l'école et les associations, si elles remplissent certainement leur rôle dans leur domaine spécifique (celui de la religion, de l'éducation, de la santé, de la culture, du travail, etc.), ne semblent pas être parvenues à réaliser l'unité de la population du quartier dans ce qu'on pourrait identifier comme une communauté cohérente, ni même celle du groupe prédominant – hispanique –, et qui est travaillé par de nombreux facteurs de divisions internes – la nationalité, la génération, et la durée de vie dans le quartier, ou encore la classe sociale, pour ne mentionner que ceux-là. Finalement, nombre d'habitants, qu'ils soient d'origine hispanique ou non, concluent à l'absence de la communauté hispanique, telle cette immigrante du Salvador, installée depuis dix ans dans le quartier : « Ici, c'est comme s'il y avait des barbelés autour de chaque famille dans ce quartier. Les familles ne se connaissent pas entre elles, elles ne se parlent pas. Quand mes grands-parents sont arrivés, ils ont comblé un vide pour moi ».

La rue commerçante, perçue comme la bannière de l'« hispanité » du quartier par l'opinion, ne parvient pas à pallier ce manque de lien social dans le quartier, ni pour l'ensemble de ses habitants, ni même pour le sous-groupe hispanique. La 24^{ème} Rue, on l'a vu, est une ressource primordiale pour les gens à faibles revenus : à des prix très compétitifs, elle offre notamment toute une

gamme de produits frais ou cuisinés typiques de l'Amérique latine. Mais les commerces sont loin de satisfaire l'ensemble de la population du quartier ou même la seule population hispanique. À l'intérieur du groupe latino-américain, les discours divergent considérablement. Certains abonderaient dans le sens de cet immigrant, installé dans le quartier depuis les années 1980 : « J'adore la 24^{ème} Rue. Je l'adore. Parce que, vous voyez, je suis latin [*sic*], je suis Mexicain ». À l'inverse, ces deux jeunes belles-sœurs, arrivées de l'État du Michoacan (Mexique) un an auparavant expliquent en chœur : « On a trouvé ça horrible. Ce n'était pas du tout ce à quoi on s'attendait ! On imaginait ça plus beau, comme à la télé... ». Une autre femme d'origine hispanique juge de même : « Ici, il n'y a que des magasins d'alimentation. Les magasins ne sont pas beaux, ils ont l'air abandonnés, ils ne sont pas entretenus ». Nombre d'habitants latino-américains avouent préférer faire leurs courses dans le centre commercial de *Serramonte*, à l'entrée de la ville.

Finalement, puisque la rue commerçante est considérée par ses habitants comme n'étant pas toujours pratique, plutôt sale et peu agréable, on peut se demander si elle est susceptible de compenser ces insuffisances en devenant le support de relations sociales fortes et solidaires. Or les entretiens font apparaître que la 24^{ème} Rue est le lieu d'une sociabilité bien plus limitée que l'opinion ne veut le croire. Si la langue espagnole, qui est parlée par la grande majorité des commerçants ou de leurs employés, est un facteur attractif de première importance pour les clients d'origine hispanique (le fils d'un commerçant explique : « La plupart des clients parlent l'anglais. C'est pour ça que les gens viennent ici. Ils se sentent plus à l'aise. Ici, ils savent qu'ils peuvent parler espagnol »), tous les résidents et commerçants interrogés reconnaissent qu'elle n'est pas le vecteur d'une sociabilité développée. Les clients avouent qu'ils ne connaissent leurs marchands que de vue, la plupart du temps, même lorsqu'ils fréquentent leur commerce depuis plusieurs dizaines d'années. Les commerçants confirment en général les limites de leurs contacts avec leurs clients, tel ce marchand cubain, installé depuis plus de trente

ans dans sa boutique *Angela Gift Store* : « Moi, je ne suis pas comme les autres : je viens ici pour travailler, et je rentre directement à la maison. Je ne suis pas du genre à me balader dans la rue, à dire 'salut mon pote !'. Je n'ai pas d'amis, et je n'ai pas envie de parler aux gens ». Si cette tirade semble un peu extrême, elle ne détone pas parmi les remarques que m'ont tenues d'autres commerçants du quartier, qui avouent ~~de plus~~ se connaître à peine entre eux – voire pas du tout : « Je ne connais aucun marchand par son prénom. C'est très individualiste, ici. Dans le même block que moi, je connais d'autres commerçants de vue, mais on ne se parle jamais entre nous. Il y a une forme de jalousie entre commerçants. Chacun a peur que le voisin gagne plus que soi. La concurrence est forte, et les marchands ne s'entraident pas. Il y avait une association de marchands, mais ils ne faisaient que s'engueuler. Ils demandaient une cotisation mensuelle. Moi, j'ai fini par refuser, parce que je devais donner de l'argent et rien ne se faisait. Au lieu de s'unir, les marchands se tapent dessus ! ».

Comme le résume un habitant, aller sur la 24^{ème} Rue, « c'est un acte fonctionnel », et non pas un acte social. Plusieurs raisons à cela : non seulement la rue commerçante, comme on l'a vu, ne correspond pas pleinement aux attentes des habitants (types de commerces, propreté...), mais aussi les résidents comme les marchands manquent de temps (et d'argent) pour s'investir dans le quartier : « Tout le monde travaille, pour vivre, et pas avec les mêmes horaires. On n'a pas le temps de se faire des amis dans le quartier ». Un autre facteur majeur de l'incapacité de la 24^{ème} Rue à nourrir la sociabilité de quartier, c'est qu'elle est perçue comme dangereuse.

Tous les habitants et commerçants du quartier que j'ai pu rencontrer, sans exception, ont abordé à un moment de notre conversation, et souvent spontanément, le sujet de la sécurité dans le quartier en général, et sur la 24^{ème} Rue en particulier. La 24^{ème} Rue, dans leur esprit, est largement liée à l'image des gangs (voir Lehman-Frisch, 2000). On est certes loin, ici, d'un sentiment de terreur généralisé tel qu'il a pu être décrit parfois dans d'autres quartiers de l'Amérique urbaine (voir Bourgois, 2000). Mais même si les statistiques criminelles sont moins sombres que les résidents et les marchands ne le laissent parfois penser, leur crainte est bien réelle et affecte incontestablement leur relation à la rue et au quartier. Comme le regrette ce résident : « ça enlève beaucoup d'affaires aux commerces d'ici, parce que les gens ne veulent pas s'approcher des endroits où il y a danger. Et vous voyez rarement la police faire des patrouilles ». Ce quartier est en effet le lieu de 6,4 % des attaques à main armée (*aggravated assaults*) commis dans l'ensemble de la ville¹¹. Si les *gang members* représentent une petite minorité des jeunes du quartier (la police estime les *gang members* « actifs » à environ cinq cents jeunes dans le quartier, garçons et filles confondus) et ne sont certainement pas responsables de l'ensemble de ces crimes, ils constituent une minorité suffisamment visible dans l'espace public pour avoir à eux seuls un impact considérable sur le sentiment de sécurité des habitants du quartier. Si tous les habitants ne se sentent pas vulnérables de la même façon, nombre de résidents, notamment ceux d'origine hispanique, affirment qu'ils ont peur de se rendre sur la rue commerçante, certains s'étant déjà fait violemment agresser eux-mêmes.

CONCLUSION

Le quartier de la Mission a connu une transformation ethnique importante depuis les années 1950, quoique pas aussi rapide et complète que certains anciens habitants veu-

lent s'en souvenir. Devenu l'emblème du quartier d'immigrants hispaniques, il est caractérisé depuis les années 1980 par le faible niveau socio-économique de ses habi-

¹¹ San Francisco Police department, *Crime Statistics*, 2000.

tants, que reflète bien le paysage et l'activité de la rue commerçante. À l'inverse de l'image souvent véhiculée par des personnes libérales et bien-pensantes de la Mission comme un quartier d'immigrants hispaniques très animé (*vibrant neighborhood*) et où les relations sociales sont intenses et « authentiques », il apparaît que les habitants de la 24^{ème} Rue-Mission ont une toute autre conception de leur quartier. Et, pour commencer, il ne ressort pas de leurs discours une représentation unique et cohérente du quartier, comme celle qui transparaît si clairement de ceux des habitants d'un quartier gentrifié voisin par exemple. La population locale exprime au contraire un attachement au quartier très variable, qui reflète en partie la complexité de sa composition démographique, ethnique et culturelle. Si le sentiment de quartier ne s'est pas révélé

assez puissant pour intégrer la majorité latino-américaine, la minorité blanche, et les groupes asiatiques et afro-américains dans une communauté hétérogène mais cohésive, il semble avoir également échoué à construire une identité capable de rassembler la grande diversité des habitants désignés sous l'appellation commune d'Hispaniques. Finalement, si l'identité de la 24^{ème} Rue-Mission semble bien définie pour des observateurs extérieurs, le sentiment de quartier pour ses habitants semble très fragmenté. « La communauté ne se sent pas très fière. En ce moment, c'est juste avoir un boulot, vivre dans la communauté, juste survivre, se battre », constate ce résident hispanique. Les habitants de la Mission n'ont ni le temps ni l'argent pour s'investir dans leur quartier et construire une véritable communauté d'habitants consciente d'elle-même.

BIBLIOGRAPHIE

BOURGOIS Philippe (2000), *En quête de respect : le Crack à New York*, Paris, Seuil.

CASTELLS Manuel (1983), « Urban Poverty, Ethnic Minorities and Community Organization : The Experience of Neighborhood Mobilization in San Francisco's Mission District », *The City and the Grassroots*, chapitre 13, Berkeley, University of California Press, pp. 106-137.

CORDOVA Carlos (1989), The Mission District: The Ethnic Diversity of the Latin American Enclave, *Journal de la Raza Studies*, San Francisco State University, vol. 2, n°1, été/automne, pp. 21-32.

CORDOVA Carlos (1987), Undocumented El Salvadorians in the San Francisco Bay Area: Migration and Adaptation Dynamics, *Journal de La Raza Studies*, pp. 9-37.

GONZALEZ Herman Daniel (1976), *La Trayectoria : A Method*, Mémoire de maîtrise, San Francisco State University.

GODFREY Brian (1988), *Neighborhoods in Transition: The Making of San Francisco's Ethnic and Nonconformist Communities*, University of California Press, Berkeley.

DELEHANTY Randolph (1995), *San Francisco: The Ultimate Guide*, San Francisco, Chronicle Books.

HIRSCH Arnolph R., *Making the Second Ghetto : Race and Housing in Chicago, 1940-1960*, Cambridge, New York, Cambridge University Press, 1983.

JOHNS Michael (2003), *Moment of Grace: The American City in the Nineteen-Fifties*, Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press.

LEHMAN-FRISCH Sonia (2002), « 'Like a Village' : Les habitants et leur rue commerçante dans Noe Valley, un quartier gentrifié de San Francisco », *Espaces et Sociétés* (Jean-Yves Authier coord.) n° 108/109 : « Espaces modes d'emploi », pp. 47-70.

LEHMAN-FRISCH Sonia (2001), *La rue commerçante dans l'expérience urbaine aux États-Unis : Transformation et renouveau des quartiers de San Francisco (1950-2000)*, thèse de doctorat en géographie, Université de Paris X-Nanterre.

LEHMAN-FRISCH Sonia (2000), Les gangs hispaniques dans le quartier de la Mission (San Francisco, Californie), *Cahiers des Amériques Latines*, vol. 33, n° 1, pp. 173-200.

Writer's Program, California (1947), *San Francisco, the Bay and its Cities*, American Guide Series, New York, Hastings House.
